

Le Télégramme

Brest et le cinéma. Inoubliable « Remorques »

Publié le 10 août 2012



L'affiche du film met en scène Michèle Morgan et Jean Gabin qui vivent, à l'époque du tournage, une histoire d'amour passionnée. Collection des Archives de Brest

Tourné entre 1939 et 1941, « Remorques », de Jean Grémillon, met en scène le couple Morgan-Gabin dans le décor du Brest d'avant-guerre. Retour sur le film le plus marquant du cinéma brestois.

Pour les cinéphiles avertis, « Remorques », de Jean Grémillon, est le film le plus marquant de l'histoire cinématographique brestoïse. Pour ses images du Brest d'avant-guerre, d'abord, même si une bonne partie du film a été réalisée dans les studios de cinéma de Boulogne-Billancourt. Pour son couple d'acteurs Morgan-Gabin qui vit, sur le tournage, le début d'une histoire d'amour passionnée. Mais aussi, pour sa dimension historique.

Débuté en mars 1939 à Brest, le tournage est interrompu par la déclaration de guerre dès le mois de septembre. Il reprendra en mai 1940, après la Blitzkrieg, sera de nouveau suspendu en juin 40, avec le début de l'occupation et finalement terminé, en studio, dans le courant de l'année 1941. Le film est adapté du roman éponyme de Roger VerceL, sorti en 1935, une année après le Prix Goncourt obtenu par l'auteur pour « Capitaine Conan ».

Après une première adaptation, signée VerceL lui-même, et l'intervention de plusieurs scénaristes qui ne satisfont pas complètement Grémillon et Gabin, Jacques Prévert est appelé à la rescousse. Le poète se charge alors de modifier le scénario et signe également les dialogues du film. C'est déjà lui qui, un an plus tôt, avait imaginé les dialogues de « Quai des brumes », avec le fameux « T'as de beaux yeux, tu sais » de Gabin à Michèle Morgan. Le scénario de Prévert prend quelques libertés par rapport au roman de Roger VerceL.

Mais, surtout, Prévert imagine une histoire d'amour entre le capitaine du remorqueur, André Laurent (Jean Gabin), et la femme du capitaine du Mirva, Catherine (Michèle Morgan). Sans être un film sur Brest, « Remorques » rend hommage aux capitaines de remorqueurs, particulièrement ancrés dans la vie brestoïse depuis Malbert. « Le film met en valeur la rade et ce caractère maritime brestoïse, souligne Gilbert Le Traon, directeur de la Cinémathèque de Bretagne. Le personnage de Gabin a les traits, le tempérament du Breton, taciturne, fermé ».

Gabin dans les escaliers du cours Dajot

Pour Gilbert Le Traon, la bande sonore du film donne également une dimension toute particulière au film : « *Le compositeur, Roland Manuel, qui a signé la musique du film, y a mixé le son de la sirène du remorqueur, qui hurle comme une bête gigantesque. Il y a, pour moi, un rappel évident à la mythologie et à la tragédie grecques avec, en toile de fond, un homme seul face à son destin* ». « *Remorques* », c'est aussi cette scène, devenue culte, de Jean Gabin descendant les escaliers du cours Dajot, seul dans la nuit, dans le vent et sous la pluie... Une scène qu'il a d'ailleurs fallu recommencer une dizaine de fois, en raison de conditions météo très peu coopératives, à Brest, en ce jour de juillet 1939. La pluie venait en effet des canons à eau des pompiers et c'est un avion à hélices de l'Aéro-club de Guipavas, amputé de ses ailes, qui pallia ce soir-là l'absence de vent...

En complément

« C'est le Finistère que je trouve le plus beau pays »

Lors de la présentation du documentaire « *Ce Brest dont il ne reste rien* », produit par la ville de Brest et diffusé à la télévision en juillet 1964, Jacques Prévert évoque, lors d'une interview télévisée, ses souvenirs à Brest et dans la région. Il explique avoir connu la ville avant les bombardements et raconte y être revenu très vite, dès la fin de la guerre. « *J'y suis allé le plus vite possible, avec des amis, après les bombardements. J'avais peut-être exagéré en disant qu'il n'en restait rien mais je dois dire qu'il n'en restait pas grand-chose* ». Le poète revient sur ses origines nantaises, de par son père : « *Je suis un peu breton* », glisse-t-il timidement devant la caméra, avant d'évoquer Brest.

« Barbara » né à Ouessant

« *Je connais Brest depuis très longtemps, depuis des années (...). Je n'ai pas fait le tour du monde mais j'ai visité plusieurs pays. C'est le Finistère que je trouve le plus beau pays, confie Prévert. Expliquer pourquoi serait très long mais c'est une ville toute particulière... Pas simplement parce qu'on y allait prendre le bateau pour aller à Ouessant... Mais Brest, c'était Brest* ». Il raconte ses souvenirs avec Yves Tanguy, à Locronan, où la famille du peintre avait une maison et revient sur l'origine de son poème « *Barbara* », paru en 1946. « *Il y avait plusieurs filles qui s'appelaient Barbara, à Ouessant. Barbara, ce n'est pas un nom spécifiquement breton, c'est un nom international, comme un port, comme Brest* ». À la fin de l'interview, il explique être revenu à Brest quelques mois plus tôt, en février 1964 : « *La ville a beaucoup changé. La rue de Siam, qui était une rue chaude, dans tous les sens du terme, est un grand boulevard glacé... J'aime Brest (...) mais la guerre abîme les villes, les tord, les brûle. Les urbanistes, ensuite, viennent, c'est un autre travail...* ».